**1. Daniel Pennac, *Chagrin d’école* (chapitre 3)**

Donc, j’étais un mauvais élève. Chaque soir de mon enfance, je rentrais à la maison poursuivi par l’école. Mes carnets disaient la réprobation de mes maîtres. Quand je n’étais pas le dernier de ma classe, c’est que j’en étais l’avant-dernier. (Champagne !) Fermé à l’arithmétique d’abord, aux mathématiques ensuite, profondément dysorthographique, rétif à la mémorisation des dates et à la localisation des lieux géographiques, inapte à l’apprentissage des langues étrangères, réputé paresseux (leçons non apprises, travail non fait), je rapportais à la maison des résultats pitoyables que ne rachetaient ni la musique, ni le sport, ni d’ailleurs aucune activité parascolaire. - Tu comprends ? Est-ce que seulement tu comprends ce que je t’explique ? Je ne comprenais pas. Cette inaptitude à comprendre remontait si loin dans mon enfance que la famille avait imaginé une légende pour en dater les origines : mon apprentissage de l’alphabet. J’ai toujours entendu dire qu’il m’avait fallu une année entière pour retenir la lettre a. La lettre a, en un an. Le désert de mon ignorance commençait au-delà de l’infranchissable b. - Pas de panique, dans vingt-six ans il possédera parfaitement son alphabet. Ainsi ironisait mon père pour distraire ses propres craintes. Bien des années plus tard, comme je redoublais ma terminale à la poursuite d’un baccalauréat qui m’échappait obstinément, il aura cette formule : - Ne t’inquiète pas, même pour le bac on finit par acquérir des automatismes… Ou, en septembre 1968, ma licence de lettres enfin en poche : - Il t’aura fallu une révolution pour la licence, doit-on craindre une guerre mondiale pour l’agrégation ? Cela dit sans méchanceté particulière. C’était notre forme de connivence. Nous avons assez vite choisi de sourire, mon père et moi. Mais revenons à mes débuts. Dernier-né d’une fratrie de quatre, j’étais un cas d’espèce. Mes parents n’avaient pas eu l’occasion de s’entraîner avec mes aînés, dont la scolarité, pour n’être pas exceptionnellement brillante, s’était déroulée sans heurt. J’étais un objet de stupeur, et de stupeur constante car les années passaient sans apporter la moindre amélioration à mon état d’hébétude scolaire. « Les bras m’en tombent », « Je n’en reviens pas », me sont des exclamations familières, associées à des regards d’adulte où je vois bien que mon incapacité à assimiler quoi que ce soit creuse un abîme d’incrédulité. Apparemment, tout le monde comprenait plus vite que moi.

- Tu es complètement bouché !

Un après-midi de l’année du bac (une des années du bac), mon père me donnant un cours de trigonométrie dans la pièce qui nous servait de bibliothèque, notre chien se coucha en douce sur le lit, derrière nous. Repéré, il fut sèchement viré : - Dehors, le chien, dans ton fauteuil ! Cinq minutes plus tard, le chien était de nouveau sur le lit. Il avait juste pris le soin d’aller chercher la vieille couverture qui protégeait son fauteuil et de se coucher sur elle. Admiration générale, bien sûr, et justifiée : qu’un animal pût associer une interdiction à l’idée abstraite de propreté et en tirer la conclusion qu’il fallait faire son lit pour jouir de la compagnie des maîtres, chapeau, évidemment, un authentique raisonnement ! Ce fut un sujet de conversation familiale qui traversa les âges. Personnellement, j’en tirai l’enseignement que même le chien de la maison pigeait plus vite que moi. Je crois bien lui avoir murmuré à l’oreille :

- Demain, c’est toi qui vas au bahut, lèche-cul.

**Jacques Prévert ("Paroles") Le cancre**

Il dit non avec la tête

Mais il dit oui avec le coeur

Il dit oui à ce qu'il aime

Il dit non au professeur

Il est debout

On le questionne

Et tous les problèmes sont posés

Soudain le fou rire le prend

Et il efface tout

Les chiffres et les mots

Les dates et les noms

Les phrases et les pièges

Et malgré les menaces du maître

Sous les huées des enfants prodiges

Avec des craies de toutes les couleurs

Sur le tableau noir du malheur

Il dessine le visage du bonheur.

**"Mais comment un cancre pourrait-il être joyeux ?" par** Michel Abescat le 12/10/2007.

**Comment expliquez-vous vos difficultés scolaires ?**

Sans doute faudrait-il quinze années de psychanalyse pour percer ce mystère. Je n'ai pas de réponse à cette question. La cancrerie est affaire d'inhibition. Quelle est la nature de cette inhibition dans un cas comme le mien ? Le gosse est-il entouré de gens trop intelligents qui l'impressionnent ? Est-il écrasé par une sorte d'image idéale, inatteignable qui le paralyse ? Peut-être, mais en même temps tout cela n'est que baratin. J'étais bien traité, normalement aimé à la mode de l'époque, j'avais un frère très attentif qui faisait tout pour m'aider. Et pourtant, j'étais totalement inhibé.   Dans votre livre, vous vous employez ainsi à casser le mythe du « cancre joyeux ». Mais comment pourrait-il être joyeux, le cancre ? Voilà un gosse qui, dès le départ, se retrouve sous le feu des regards adultes réprobateurs. Celui, angoissé, de sa famille qui a peur pour son avenir. Celui, hostile, du prof qui lui en veut d'être l'incarnation de son propre échec : un élève qu'il est incapable de faire progresser. Et le prof de se débarrasser de la question en rejetant la faute sur son prédécesseur. Tout le système semble d'ailleurs organisé pour qu'on puisse faire endosser la responsabilité de l'échec aux autres, de l'instituteur du primaire accusant la maternelle, à l'industriel tonnant contre l'université. Comment pourrait-il être heureux, le cancre ? Où puiserait-il la force de s'en foutre réellement ? Ce qu'il va faire, c'est compenser. S'inventer un personnage pour exister malgré tout, devenir agressif en tentant de s'imposer par la force, ou se réfugier dans la bande. Le cancre a peur. Cette peur le verrouille. Il la fuit dans le rejet.

**Un jour, des professeurs ont réussi à faire sauter ce verrou qui vous enfermait dans la « cancrerie ». Qu'avaient-ils de plus que les autres ?**

L'amour de leur matière qu'ils maîtrisaient parfaitement et la passion de la transmission. Ils ne nous lâchaient pas, jusqu'à nous faire apprécier cette matière. Sans chercher à nous rassurer par un discours général du type : « Ne t'inquiète pas, Daniel, j'ai confiance en toi, tu vas t'en sortir. Arrête de te raconter des histoires, mets-toi au travail, etc. » Le prof de maths qui m'a fait passer, en un an, de zéro à la moyenne, ne parlait que de mathématiques. Il en était habité. Il me prenait pour ce que j'étais, un enfant persuadé, à raison, qu'il ne savait rien et, à tort, qu'il ne saurait jamais rien. Et, vaillamment, il reprenait tout à la base, en s'appuyant sur le socle des maigres connaissances que je pouvais avoir, en s'efforçant de me réinstaller, peu à peu, dans l'estime de moi-même à force de progrès. Plus tard, c'est cette pédagogie que j'ai à mon tour essayé de pratiquer avec mes élèves, qui n'étaient guère différents de l'enfant et de l'adolescent que j'avais été. A cette différence toutefois que les élèves d'aujourd'hui sont très corrompus par la clientélisation.

 **Que voulez-vous dire ?**

Je veux parler d'une régression. Dans les années 1860, Victor Hugo en France, comme Dickens en Angleterre, ont tout fait pour libérer l'enfant de l'exploitation par le travail industriel ou agricole. Puis est venu Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique entre 1879 et 1883, qui installe cet enfant sur les bancs de l'école laïque, gratuite et obligatoire avec un statut absolument différent de celui des adultes. Ceux-ci travaillent. Lui, il apprend. On imagine que c'est toujours le cas. Et c'est faux ! Depuis le milieu des années 1970, c'est-à-dire à peine cent ans après Jules Ferry, l'enfant a été restitué à la société des adultes, non plus en tant que travailleur, mais en qualité de client. Dès le berceau, l'enfant est instrumentalisé par la consommation. Installer la télévision chez soi, c'est effectivement y introduire le marketing. Il n'y a aucun doute là-dessus.

**Quelles conséquences y voyez-vous ?**

Jour après jour, on stimule chez l'enfant des désirs de consommation dans des domaines identiques à ceux des adultes : habillement, nourriture, locomotion, électronique, téléphonie... L'enfant acquiert ainsi une légitimité commerciale qui en fait un rouage indispensable à la société marchande et le place sur un pied d'égalité avec l'univers des adultes. Il accède à la propriété sans contrepartie, avec l'argent de ses parents ou en se « débrouillant ». Le système s'en fiche du moment que l'argent circule. Les enfants qui débarquent aujourd'hui dans les classes sont ainsi de petits propriétaires, animés par des désirs qu'ils ont l'habitude de voir rapidement satisfaits. Dans notre culture, désormais, l'achat de l'objet convoité est devenu, pour les parents, le moyen principal de manifester leur affection.

 **Et qu'est-ce que cela change du point de vue de l'école ?**

Tout. Les enfants, aujourd'hui, confondent leurs désirs superficiels et leurs besoins fondamentaux. Ils arrivent à l'école porteurs de désirs qui demandent à être satisfaits immédiatement, c'est l'attrait constant de la nouveauté : une nouvelle marque, un nouveau téléphone, une nouvelle génération de godasses... Or ils se trouvent dans un lieu qui a pour vocation de s'adresser à leurs besoins fondamentaux : lire, écrire, compter, raisonner. Et, qui plus est, l'école exige d'eux, pour la première fois, une monnaie d'échange : du savoir contre de la concentration, de l'attention, de l'effort, bref, du travail, avec tout ce que cela suppose de renoncement aux désirs de consommer ! Les enseignants qui imaginent toujours s'adresser aux enfants de Jules Ferry ne sont absolument pas préparés à cette enfance-clientèle.   Certains, aujourd'hui, ont ainsi la nostalgie de « l'école d'avant... » Idiot. L'école d'avant, c'était des profs qui enseignaient à des conseils d'administration en culottes courtes. Des gamins triés sur le volet. Y revenir, c'est accepter à nouveau que les élites se contentent de se reproduire en tant qu'élites. Et les autres ? On cesse de les instruire ? On les relègue, dès l'âge de 10-12 ans, dans les systèmes de formation professionnelle ?

**Pourquoi, après ces années de galère à l'école, avoir choisi le métier de prof ?**

Pour des raisons triviales, d'abord. J'avais besoin de gagner ma vie et il me fallait du temps libre pour écrire. (Ah ! ces vacances scolaires qu'on nous reproche tant !) Mais, dès mon premier poste, à Soissons, le hasard a fait que je me suis retrouvé face à une classe dite « aménagée » : des élèves en difficulté, avec lesquels j'ai su faire tout de suite. Le tourment de ma propre cancrerie s'était capitalisé en savoir. Comme si je retournais sur les lieux du crime pour ne pas reproduire les conneries que les autres avaient faites avec moi. Mon handicap de base s'est ainsi révélé producteur d'un savoir-faire pédagogique. Les ados en échec sont prisonniers d'un sentiment de perpétuité, leur présent ne passe pas. Ils ne se projettent pas, ils sont prisonniers de deux adverbes : jamais et toujours. Je ne réussirai jamais, je suis en échec pour toujours. Tout mon travail consistait à régler leur compte à « jamais » et à « toujours » pour que les gosses vivent pleinement mon heure de cours. Qu'ils s'incarnent dans le présent, enfin ! Pour ce faire, il fallait vaincre leur peur de répondre des bêtises aux questions posées. On ne peut rien tirer d'un enfant qui a peur. Pas plus que d'un enfant qui a du chagrin.